

**clins
d'œil**
cinéma

102
JANVIER
FEVRIER
MARS
AVRIL
M A I
2 0 2 3

Habib, la grande aventure

Comédie de Benoît Mariage

5 RENCONTRES
AVEC BENOIT MARIAGE

acpg
les cinémas de proximité de la Gironde

Gironde
LE DÉPARTEMENT

Ministère de la Culture et du Patrimoine
Bretagne Française
Culture
Communication

RÉGION
NOUVELLE-
AQUITAINE

Habib, la grande aventure

Comédie de **Benoît Mariage** (*Les convoyeurs attendent, L'autre, Cowboy, Les rayures du zèbre...*)
19 avril - 1H28 - KMBO

Habib, un jeune acteur, enchaîne les petits films sans envergure. Mais son grand rôle arrive : ce sera au théâtre, dans une adaptation de la vie de François d'Assise. Seulement sa famille, d'origine marocaine, ne comprend pas cette soudaine crise de spiritualité catholique. Tirillé entre les fins de mois difficiles et un metteur en scène prétentieux, il doit par ailleurs faire face au retour inopiné de son père, accompagné d'une nouvelle épouse bien trop jeune. Et tout cela se complique encore lorsqu'il décroche un rôle le temps d'une scène avec Catherine Deneuve...



5 RENCONTRES avec BENOÎT MARIAGE

Benoît Mariage est un des grands réalisateurs belges, pilier de l'émission qui vous déshabille, *Strip tease*, il a révélé Bouli Lanners et Benoît Poelvoorde (*Les convoyeurs attendent, Cowboy...*) bref, une histoire du cinéma belge...



DU 12 AU 14 MAI 2023

ANDERNOS-LES-BAINS - CINEMA LA DOLCE VITA
VENDREDI 12 MAI - 20H30

MERIGNAC-CINE
SAMEDI 13 MAI - 16H

BLAYE - CINEMA LE ZOETROPE
SAMEDI 13 MAI - 18H15

SAINTE-FOY-LA-GRANDE - CINEMA LA BRECHE
DIMANCHE 14 MAI - 17H

CREON - CINEMA LE MAX LINDER
DIMANCHE 14 MAI - 20H30

BENOÎT MARIAGE - BIOGRAPHIE

Benoît Mariage s'est fait connaître en réalisant de nombreux épisodes du magazine culte de la télévision belge *Strip-Tease*. À côté, il produit et réalise plusieurs documentaires en Afrique avant de se lancer dans la fiction avec le court métrage *Le signaleur* (Grand Prix de la Semaine de la Critique à Cannes en 1997).

L'année suivante, il enchaîne avec un premier long, *Les convoyeurs attendent* (1999), avec Benoît Poelvoorde. Le film est présenté à la Quinzaine des réalisateurs, nommé aux César en 2000 et primé dans de nombreux festivals à travers le monde. Le dernier en date, *Les Rayures du Zèbre* (2014), a été un véritable succès en Belgique. En parallèle, il dirige depuis quinze ans un atelier d'écriture et de réalisation à l'IAD, école belge de cinéma et, en 2018, il cosigne le scénario de *Mon Ket* avec François Damiens.

Avec *Habib, la grande aventure*, Benoît signe son retour vers la comédie d'auteur propre à ses débuts.

FILMOGRAPHIE

- 2014 **LES RAYURES DU ZÈBRE**
avec Benoît Poelvoorde et Marc Zinga
Meilleur espoir masculin aux Magritte en 2015 pour Marc Zinga
- 2008 **COWBOY**
avec Benoît Poelvoorde, François Damiens, Julie Depardieu et Gilbert Melki
- 2003 **L'AUTRE**
Festival de Sundance 2004
- 1999 **LES CONVOYEURS ATTENDENT**
avec Benoît Poelvoorde et Bouli Lanners
Quinzaine des réalisateurs, Festival de Cannes 1999
Nomination au César du Meilleur premier film en 2000
- 1997 **LE SIGNALEUR** (court métrage)
avec Benoît Poelvoorde et Olivier Gourmet
Grand Prix de la Semaine de la Critique, Festival de Cannes 1997



ENTRETIEN AVEC BENOÎT MARIAGE

Est-ce qu'on peut dire que Habib, la grande aventure est une fable sur l'identité ?

Absolument. Fable ou conte d'ailleurs. Je voulais à la fois offrir le plaisir d'une histoire attractive et drôle mais aussi susciter une interpellation sur le fond. La réflexion proposée par le film dépasse largement le contexte de la double culture belgo-marocaine : pourquoi est-ce si difficile de devenir ce que l'on est ? Questionnement exacerbé quand on est écartelé par les différents milieux qui nous composent, comme c'est le cas de Habib, acteur intellectuel engagé dans la modernité, issu d'une famille traditionnelle.

La grande aventure humaine qu'évoque le titre n'est pas d'avoir parcouru 40 000 km pour aller sur la lune, c'est une aventure beaucoup plus compliquée, celle de franchir cette distance qui nous sépare de nous-même.

Au départ, il y a une histoire vraie ?

Oui. Lors d'un atelier avec mes étudiants, je rencontre Bilal, un jeune acteur novice d'origine marocaine. On sympathise, il me demande d'animer un atelier cinéma dans son quartier. Et puis quatre ans sans nouvelles. Quelle n'est pas ma surprise quand je vais au cinéma voir *Le Tout Nouveau Testament* de Jaco Van Dormael et que je découvre, le temps d'une scène, Bilal en jeune gigolo dans le lit de Catherine Deneuve.

Je l'appelle pour le féliciter : « Tes parents doivent être fiers ! ». « Tu parles », me répond-il. « Quand ils m'ont demandé ce que j'allais faire sur ce film, je leur ai dit que j'aidais une vieille dame à faire ses courses au Carrefour ». La tristesse d'avoir dû occulter cette expérience à ses parents fut le point de départ de mon écriture.

C'est pour cela que Catherine Deneuve a accepté ?

Je ne sais pas. Mais elle se souvenait très bien de ce jeune homme. Pourtant c'était mal embarqué, elle m'a dit qu'elle n'aimait pas jouer son propre rôle. J'ai répondu que le scénario se charpentait autour d'elle, que si elle refusait, tout s'effondrait. Elle a fini par dire oui. Je pense que le scénario l'avait amusée. Et, au final, ce n'était que trois jours de tournage. Je lui en suis très reconnaissant.

Sans elle, le film ne se serait pas fait.



En revanche, le fait que Habib doive jouer Saint François d'Assise est une pure invention...

Ah oui ! Il fallait que mon protagoniste soit habité par quelque chose de fort qui le mette en porte à faux avec sa culture d'origine. Une de mes plus belles lectures a été *Le Très Bas* de Christian Bobin, une biographie originale et bouleversante de François d'Assise. D'emblée, l'idée qu'il puisse incarner avec passion un François d'Assise au théâtre m'a convaincu. Habib est fasciné par le personnage.

Peut-être tout autant que moi. Une figure révolutionnaire pour notre monde contemporain caractérisé par une avidité à posséder si peu joyeuse. Lui, le plus grand précurseur de la décroissance

heureuse. Habité d'une joie parfaite. Comment, comme Habib, ne pas être fasciné ?

La honte habite-t-elle Habib ?

Oui, la honte est une blessure de l'âme d'Habib, blessure qu'il ignore et que, j'espère, le spectateur devine. La honte habite Habib, elle fragilise son identité. De peur de ne plus être aimé, il veut répondre aux attentes des différents milieux qui le composent. Et là, c'est mission impossible. Sinon la dissociation

le guette. D'ailleurs, toute la tension dramatique du film est construite sur ce tiraillement intérieur perpétuel d'Habib. Son perfectionnisme outrancier et risible qu'il met à endosser le rôle de François n'est qu'une expression de cette honte.

Le monde moderne est fait de transfuges. Et c'est une bonne chose d'ailleurs. Mais lorsqu'on quitte le monde qui nous a vu naître et dans lequel on a grandi pour adhérer à un nouveau monde, que garde-t-on des valeurs de ce monde originel, que prend-t-on des valeurs de ce monde d'adoption ?

Habib se pose la question comme je me la suis posée lorsque j'ai quitté un milieu provincial conservateur pour m'inscrire, à Bruxelles, dans une école de cinéma militante et très à gauche.

Le tiraillement d'Habib, nous sommes beaucoup à l'avoir ressenti de l'intérieur, à un moment donné de notre vie.

Son perfectionnisme le pousse jusqu'à un monastère...

C'est un questionnement fondamental pour un acteur. Comment va-t-on chercher l'émotion juste pour une situation que l'on n'a pas vécue ? Habib ne connaît pas la foi. Son intégrité le pousse à aller voir ce que pourrait être la foi, pour trouver le moteur de son jeu. Le moine lui dit d'ailleurs une chose très belle : « Ton unique trésor, ce n'est pas la vie dont tu rêves, c'est la vie qui t'arrive et Dieu s'y tient ». Un propos qui sera d'ailleurs repris par la jeune Layla (interprétée par Sofia Elabassi) qui a épousé le père d'Habib. Avec ses mots à elle.

J'aime ces résonances entre ces deux cultures, chrétienne et musulmane, comme d'ailleurs le tableau du Sacrifice d'Isaac de Caravage qui impressionne Habib dans l'église. Sacrifice auquel il sera confronté à la fin. Mais le film ne fait aucun prosélytisme. La question de l'identité est au-delà des clivages religieux, elle est universelle.

Pourquoi avoir choisi Bastien Ughetto pour jouer Habib ? Il n'est pas arabe...

C'est une question à laquelle je m'attendais (rires). Bien sûr, j'ai commencé à faire des castings de gars maghrébins. Mais je ne trouvais pas. J'ai alors relancé mon directeur de casting, en précisant de façon péremptoire : « Je veux le John Turturro de *Barton Fink*, version arabe, c'est pas compliqué, si ? ». Il faut dire que je m'étais maté plusieurs fois *Barton Fink*, *A serious Man* et *Inside Llewyn Davis* des frères Coen. Trois films que j'aime particulièrement, trois films dans lesquels la tension comique repose sur le tiraillement mental perpétuel de leur protagoniste.

Deux mois plus tard, il m'envoie un mail avec la photo de Bastien : « Je suis tombé par hasard dessus, il fait un peu Turturro, mais il n'est pas arabe ». Je me suis dit : « Mais c'est lui ! ». Et cette conviction de départ, très forte, n'a fait que se renforcer au fil du travail. Bastien a ce visage à la Buster Keaton.

Son impassibilité apparente provoque un effet Koulechov. Il ne fait rien, ou si peu, mais l'émotion liée à l'enjeu de la scène remplit soudain son regard. Le film lui doit beaucoup. Outre le talent, Bastien est un gars généreux, investi et engagé. Bref, un immense bonheur pour un réalisateur.

Mais, je dois l'avouer, ce choix de prendre un non arabe m'a questionné. Le fait que le traitement du film ne soit pas du tout naturaliste m'a aidé à prendre cette décision. Et maintenant, avec le recul, ce choix me paraît encore plus judicieux. Comme s'il venait corroborer la thématique du film.

Habib est un observateur quasi-picaresque du monde qui l'entoure, ce qui permet des satires cocasses des différents milieux qu'il traverse...

L'enjeu dramatique du film était à haut risque. Être touché par un gars qui parvient seulement au bout de

l'histoire à dire son prénom ! Il fallait qu'en amont il se prenne claques sur claques pour que l'on ait envie, en bout de course, de le prendre dans nos bras. Le principe de la comédie depuis

Chaplin et Keaton, c'est la peau de banane. Un plateau de cinéma, je connais – les miens et ceux des élèves que j'encadre depuis plus de vingt ans. Donc, les peaux de banane, elles étaient faciles à trouver. Idem avec un metteur en scène de théâtre. Un pervers narcissique prétentieux et imbécile, là aussi, dans notre corporation, on peut trouver en magasin assez facilement.

Et le maire de Molenbeek qui ne veut pas rater l'occasion de croiser Catherine Deneuve...

Molenbeek souffre de la dégradation de son image liée aux attentats. D'ailleurs, le film devait s'appeler Saint François de Molenbeek. Mais on m'a dit que ce serait irrecevable en France. On pourrait ainsi parler de film politique, qui cherche à réhabiliter un monde injustement ostracisé. Ce maire (on dit bourgmestre en Belgique) est un personnage intéressant, car ambigu. Par intelligence ou diplomatie, il a joué à fond le jeu de l'intégration pour arriver là où il est, mais il a gardé un fond d'humiliation en lui. Avec pour conséquence une forme de ressentiment inavouable par rapport à son pays d'adoption. C'est pour ça qu'il tient avec Habib un instrument de revanche pour sa communauté.

Qu'est-ce que Habib retient de sa rencontre avec Catherine Deneuve ?

Habib ne veut plus jouer les Arabes de service mais là, c'est Deneuve. On découvre chez lui une part de vanité inattendue. Mais Deneuve, c'est la bonne surprise dans son cheminement vers l'autonomie. Juste un regard d'empathie d'une personne de référence, qui lui dit sans lui dire : « Je comprends ta souffrance ». Ça, c'est le premier pas vers la guérison ! Une courte apparition donc, mais d'importance.

La sœur d'Habib n'a pas la même honte que son frère, elle fait son chemin...

On est en plein dans une société patriarcale mais, comme presque partout dans le monde, ce sont les femmes qui tiennent la baraque ! Nadia, à l'hôpital,

garde tout de même son uniforme d'hôtesse du Thalys car, comme tout être, qui peut vivre sans la reconnaissance du père ? Sofia Lesaffre, qui incarne Nadia, je l'avais trouvée formidable dans le film de mon ami Dimitri Linder, *Pour vivre heureux*. Je l'ai choisie sans hésiter pour ce rôle. Elle avait le caractère et la sensibilité pour incarner Nadia. C'est un immense talent.

Les seconds rôles, notamment au sein de la communauté belgo-marocaine, offrent aux acteurs des compositions truculentes...

Il faut citer Ahmed Benaïssa, qui joue le père. Hélas, il est mort d'une embolie pulmonaire pendant le dernier Festival de Cannes, le matin de la présentation de son dernier film. C'était une immense figure du théâtre algérien, quelqu'un d'une grande humilité avec qui c'était un bonheur de travailler.

Il n'aura jamais vu le fruit de son travail sur ce film.

Parmi les autres comédiens, Farida Ouchani, une merveilleuse découverte qui joue la mère, a été castée à Paris, tout comme Sofia Elabassi, la petite amie du père. Les autres rôles, comme le maire (Ben Hamidou) et l'imam (Mohamed Ouachen), viennent plutôt de la scène théâtrale bruxelloise.

Et la jeune fille à qui Habib parvient à dire enfin son prénom ?

C'est une jeune comédienne, Daphné Van Dessel, découverte dans le court métrage d'un de mes étudiants, qui interprète Constance. Elle n'est pas non voyante. Le fait d'ailleurs que l'on me pose souvent la question honore sa prestation... et celle de la maquilleuse qui a choisi les lentilles. Habib se révèle à quelqu'un qui ne voit pas, car il ne sent aucun jugement porté sur lui. C'est une communion au-delà du regard. De cœur à cœur.

A la fin, Habib accepte de lire ce roman à l'eau de rose qu'il exérait : est-ce une capitulation ?

C'est l'inverse d'une capitulation. C'est la morale de l'histoire. Quand l'amour chasse la peur et la honte, on est enfin désarmé. Arriver à se désarmer est la guerre la plus terrible. Mais quand on l'est, tout est bon à prendre, on n'est plus dans la compar